

charles fourier vers la liberté en amour



Le Centre de la Culture



Idées/gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*
© *Éditions Anthropos, 1967, pour les extraits de*
« Le Nouveau Monde amoureux »
© *Éditions Gallimard, 1975.*

NOTE LIMINAIRE

Pour éviter au lecteur toute confusion, nous avons pris le parti de pourvoir d'une majuscule les mots Civilisation, Harmonie, Civilisé, Harmonien, ces derniers même lorsqu'ils sont employés par Fourier comme adjectifs.

Fourier multiplie à travers son œuvre les néologismes et ne cesse de jongler avec les chiffres. Nous avons réduit ces fantaisies et cette arithmétique au strict minimum, afin de rendre notre anthologie aussi pleinement accessible et profitable que possible au lecteur contemporain.

Les écrits de Fourier comportent des mots laissés en blanc soit qu'ils aient paru illisibles sur les manuscrits, soit, plutôt, que l'auteur ait volontairement remis à plus tard le choix des termes les plus appropriés. Comme ces blancs ne seraient pas du meilleur effet dans un recueil de vulgarisation, nous avons essayé d'y suppléer en nous efforçant de trouver un mot qui semble correspondre au contexte et, pour distinguer ces ajouts, nous les avons fait imprimer en italiques.

Au lecteur, s'il le désire, est laissé le soin de se reporter à un certain nombre de thèmes communs à la première partie (*L'amour en Civilisation*) et à la seconde partie (*L'amour en Harmonie*) lorsqu'il voudra confronter le traitement de l'un d'eux par Fourier dans chacune des deux parties. Ainsi, pour prendre un seul exemple : les vieillards en Civilisation, les vieillards en Harmonie.

Chaque fragment du recueil est suivi, entre parenthèses, en chiffres romains, du numéro du tome des *Œuvres complètes* (réédition Anthropos), en chiffres arabes du numéro de page d'où il est extrait. Ainsi le lecteur pourra, s'il le désire, prendre connaissance du contexte.

- Voici, à cet effet, les titres des tomes :
- I : *Théorie des quatre mouvements* (1808) ;
 II, III, IV, V : *Théorie de l'unité universelle ou Traité de l'association domestique agricole* (1822) ;
 VI : *Le Nouveau Monde industriel et sociétaire* (1829) ;
 VII : *Le Nouveau Monde amoureux* (manuscrit inédit jusqu'à sa publication en 1967, par Simone Debout, rédigé vers 1817-1819) ;
 VIII, IX : *La Fausse Industrie* (1835) ;
 X, XI, XII (XIII à paraître) : Manuscrits divers publiés par la revue *La Phalange*. A quoi s'ajoute *Hiérarchie du cocuage*, publiée par René Maublanc en 1924, d'après le manuscrit original.

N.-B.— Les tomes X et XI sont divisés, sous le même brochage, en deux volumes : pour le tome X, volume I, 1851 et volume II, 1852 ; pour le tome XI, volume III, 1853-1856 et volume IV, 1857-1858. Toutes les notes en bas de pages sont de nous.

La préface qui suit n'est pas seulement, comme il est d'usage, une introduction à notre choix d'écrits ; elle est aussi, en quelque sorte, une anthologie commentée. Elle est formée, en effet, pour une assez large part, de citations tirées de l'œuvre même de Fourier, avec référence à l'appui. Quels genres de citations ? On a tenté de les grouper autour de divers thèmes que l'on n'a pas estimé devoir placer dans le recueil même, parce que latéraux plutôt que centraux. Ils aident à comprendre les sources et la genèse de la pensée fouriériste, ou bien ils en présentent certains aspects complémentaires ; parfois aussi ils concernent des problèmes dont on pouvait craindre qu'ils fussent moins accessibles au lecteur s'ils étaient donnés sans être assortis de commentaires.

Préface

Dès le début du XIX^e siècle, entre 1808 et 1835, un original de génie bouleversait toutes les notions morales admises de son temps et traçait les linéaments d'une révolution sexuelle, si percutante et si audacieuse que, d'un coup d'aile, il se portait au-delà des plus avancés des défricheurs d'aujourd'hui, et qu'en comparaison, les Freud, les Wilhelm Reich, les Kinsey font presque figure de timides.

On a procédé dans le présent recueil à une sélection des pages sur l'amour qui foisonnent dans les Œuvres complètes de Charles Fourier. La surabondance de ces textes démontre, comme l'a confirmé la publication récente d'un important manuscrit posthume, que l'amour est au centre de la société future anticipée par Fourier, et qu'il appelle tantôt « attraction passionnée », « séries passionnelles », « ordre combiné », « ordre sociétaire », enfin, le plus souvent, « Harmonie ». Le phalanstère¹ fouriériste n'est pas seulement une communauté d'ordre économique, mais plus encore d'ordre passionnel, dont l'objet est certes « la gestion agricole et domestique », mais aussi et surtout, une communauté amoureuse, l'une d'ailleurs complétant l'autre, car, selon le grand utopiste, les deux démarches se rejoii-

1. Mot formé de phalange et de la désinence de monastère.

gnent et se confondent : il s'agit « d'associer [...] non seulement les facultés pécuniaires et industrielles d'une masse de familles [...] mais d'associer passions, caractères, goûts, instincts » (VI, 4).

Ainsi se trouve dépassée l'artificielle opposition entre amour et travail qui, plus tard, rendra les révolutionnaires puritains si réticents à l'égard de la sexualité. A vrai dire, selon Fourier, cette prétendue opposition n'existe que chez les riches de quinze à trente ans, car ils sont les seuls que les plaisirs de l'amour détournent du travail. « Le canut de Lyon et le carabot de Rouen¹, obligés de s'ennuyer seize heures par jour à passer la navette, ne peuvent comme le beau monde, goûter chaque jour des jouissances variées pour les sens et l'âme » (V, 267 ; VIII, 367, 400). Pour Fourier, l'amour qui est en « Civilisation » (c'est-à-dire dans la société actuelle) « un germe de désordre, de paresse et de dépense », devient en Harmonie « une source de bénéfices et de prodiges industriels » (I, 2). « Le vice de notre système social est de ne savoir pas mener de front les plaisirs et l'industrie » (V, 267). « Plus d'un lecteur ensorcelé de morale pensera que [...] c'est une inconséquence que de s'occuper de l'organisation du plaisir avant celle de l'industrie. Mais tout doit ici marcher de front : industrie, plaisir et politique sociale. » L'Harmonie « n'arriverait pas à l'unité industrielle si elle n'arrivait pas auparavant à l'unité passionnelle » (XII, 265, 466). L'amour, au phalanstère, a la priorité.

1. Canut : ouvrier en soie à Lyon ; carabot : membre d'une confrérie ouvrière en Normandie, notamment à Rouen et à Caen.

LES STUPRES DE LA CIVILISATION

Comme tous les révolutionnaires, Fourier, avant de reconstruire, et pour justifier sa reconstruction, n'hésite pas à détruire. Il se livre à une dénonciation virulente, impitoyable, des mœurs dites « Civilisées », vitupérant les moralistes, marquant l'abîme qui sépare leurs préceptes théoriques de la pratique amoureuse, ne laissant dans l'ombre aucun des stupres, aucune des hypocrisies, aucune des répressions en même temps qu'aucune des crapuleuses licences de la société dont le spectacle se déroule ignominieusement sous ses yeux. Il s'emporte, en particulier et le plus longuement, contre l'asservissement de la femme ; il n'a pas de mots assez corrosifs contre l'institution du mariage, qui est particulièrement odieuse à ce célibataire endurci, et contre son grotesque corollaire : le cocuage. On demeure pantois devant l'ampleur et la variété de son expérience en ces matières, l'acuité incisive de sa fouille psychologique, sa verve et son don des images, qui, souvent, dépassent ceux de son contemporain — et admirateur — Stendhal¹. La première partie de ce recueil sera donc consacrée à l'amour en Civilisation.

Certes, la peinture est poussée très au noir. A la fois parce que la vie a fait de Charles Fourier un misanthrope amer et parce qu'il vise par ce sombre tableau à faire contraste avec les splendeurs futures de l'Harmonie. Fourier atténue toutefois la rigueur de son verdict en concédant çà et là qu'« il est des exceptions à admettre » (I, 116), mais combien rares : « Il y a chez les maris

1. « On ne lui accordera que dans vingt années son rang de rêveur sublime. » Stendhal, *Mémoires d'un touriste*, 1838.

Civilisés 99 % de vice pour 1 % de vertu » (IV, 101). « On voit, je le sais, des familles où les enfants ne souhaitent pas la mort des vieillards ; mais combien cette affection est rare, surtout parmi le peuple ! Or, je ne peux pas, dans cet ouvrage, supprimer, en faveur de quelques gens vertueux, la critique des vices généralement régnants » (VI, 236). Certes, il y eut des « femmes exemptes de vénalité et aussi aimables que désintéressées, comme les Sévigné, les Maintenon ». Mais « en admettant l'exception pour ces femmes célèbres, l'on n'aura point prouvé en faveur des amours Civilisées » (VII, 313). « Il est quelques exceptions honorables. Mais en quelles proportions ? En quel nombre ? Pas un dixième » (IX, 771). « Il y a sans doute un petit et très petit nombre d'amours honorables, mais dois-je répéter à chaque page que l'exception confirme la règle ? » (XII, 260.)

LES SPLENDEURS DE L'HARMONIE

La seconde partie de notre recueil aura pour sujet l'amour en Harmonie. Le lecteur notera que cette dernière partie est moins longue que la première. Pourquoi ? Parce que, dans l'ensemble de son œuvre, Fourier consacre davantage de développements à la satire de la société actuelle qu'à l'anticipation de la société future. Peut-être aussi parce que la seconde partie, malgré son extrême originalité et son étonnante audace, est moins cohérente, plus incertaine, plus bridée par les hésitations de l'auteur à tout dire. Nous entrons ici dans le domaine, fragile, de l'utopie. Nous sautons, avec Fourier, dans l'inconnu. Enfin parce que nombre de citations relatives à la société Har-

monienne vont être données par nous dans le corps même de la présente préface.

Nous avons affaire, maintenant, à un tout autre Fourier. Juvénal se mue en une sorte de Lamartine futuriste. Au puritain réaliste qui s'insurgeait, d'une plume trempée dans le plus corrosif des acides, contre la débauche, qui s'offensait de l'orgie, qui fustigeait l'indécence, succède un érotique élégiaque qui s'élançe avec ferveur dans son rêve, laisse libre essor à son imagination débordante, parfois délirante, et qui va jusqu'à l'extravagance, dans un monde idéal où le plomb se change en or, le vice en vertu, l'orgie en fonction sainte, où toutes les horreurs de la Civilisation sont transmues en un coup de baguette magique — trop magique, diront certains — en la plus « noble » des libertés amoureuses, où tout est, certes, contrôlé, ordonné, organisé, classifié, équilibré par des contrepoids, mais, en définitive, permis. L'Harmonie de Fourier n'est, à aucun degré, anarchie. « Toute licence anarchique est à l'antipode de la liberté » (VIII, 312). La liberté est garantie, mais elle n'est pas totale. Elle est soumise à un certain nombre de règles sociétaires, de rites religieux, sans lesquels, selon notre auteur, elle aboutirait à la confusion et au désordre.

L'amour y a « son code, ses tribunaux, sa cour et ses institutions » (VII, 115), son « ministère des fées », ses « conciles » et ses « pontifes » (VII, 141, 310). On reviendra plus loin sur les objections qui peuvent être soulevées contre cet étrange appareil. D'ailleurs, qu'on ne s'y méprenne pas : les « cours d'amour », en Harmonie, sont tout autres que répressives. « Tout est libre dans l'Harmonie » (VII, 14). Les « pontifes », de très vieilles femmes au grand cœur et aux sens demeurés en éveil, veillent à organiser les plaisirs plutôt qu'à les limiter.

Au sein de la ruche ouvrière qu'est le phalanstère fou-

riériste, il faut, certes, d'abord bien faire l'amour. Mais non point le faire de n'importe quelle façon. Cette liberté comporte des devoirs. L'égoïsme est toléré, car tout est permis. Mais la préférence va à la fraternité, à l'esprit communautaire. Chacun doit choisir d'occuper une certaine place dans la hiérarchie amoureuse, et y demeurer au moins temporairement, « s'enrôler et être admis à la corporation de qui il veut adopter les coutumes » (VIII, 382).

Commençons par les enfants. Après avoir été nourrissons, puis poupons, ils seront promus, à partir de quatre ans et demi, successivement, chérubins, bambins, séraphins, lycéens, gymnasiens, jouvenceaux et, sur le plan du travail manuel, versés dans les petites hordes et les petites bandes.

Et voici le classement des adultes. Qui s'en tiendra au lien perpétuel du mariage en conservera la libre faculté ou pourra s'« y incliner » « dans des cas exceptionnels ». Qui voudra pratiquer la chasteté totale, bornée à quatre années, jusqu'à un âge convenu (dix-huit ou dix-neuf ans), entrera dans le corps des jeunes vierges ou vestales (à l'imitation des prêtresses vierges de la Rome antique), lequel aura sa contrepartie masculine dans les vestels. Elles (ou ils) conteront fleurette aux troubadours (ou troubadoures). Qui préférera, par contre, se livrer de plus bonne heure à l'amour, mais en y observant la fidélité, si possible jusqu'à vingt ans révolus, pourra se faire muter, ou entrer, dans le corps des damoiselles (ou damoiseaux), lequel(le)s auront pour partenaires fidèles les ménestrelles (ou ménestrels). Mais l'on restera libre de sortir à volonté de l'un de ces deux corps. Ensuite, dans l'ordre d'une liberté sexuelle croissante, viennent les odalisques (ou odaliscs), les faquinesses (ou faquirs), les bacchantes (ou bacchants), les bayadères (ou bayaders) « spécialement voués au sacerdoce voyageur ». Fourier

a un faible pour les bacchantes, « nouvelles sœurs de charité », « saintes » et non vénales, qui voleront au secours des frustrés.

Car Fourier privilégie les unions sexuelles collectives. Il peste contre l'égoïsme fondamental de l'amour Civilisé. Le but des passions doit être de former des « associations immenses ». Ici le sexologue rejoint le réformateur social. Point de camaraderie véritable sans échanges érotiques. « L'amour doit multiplier à l'infini les liens sociaux. » Il doit créer la concorde générale. Il doit rapprocher les conditions — en attendant la venue d'une société où « personne ne sera pauvre » (VII, 115), car il « établit dès ce monde un nivellement spontané » (VII, 17). C'est sa répression qui, en Harmonie, serait antisociale.

Fourier va plus loin encore, au risque de scandaliser les bonnes âmes : les cultes religieux devront « associer l'amour de Dieu à celui des plaisirs ». Mais il n'a pas le goût du sacrilège. Son propos n'est point de choquer. Notre utopiste est aux antipodes des libertins matérialistes, athées et cyniques, du XVIII^e siècle. Il est profondément théiste, voire panthéiste. Il voit Dieu partout dans la Création. Mais son Dieu n'est pas celui de l'abstinence, du refoulement. La notion de péché est étrangère à ce fils du paganisme antique. A ses yeux le sacré et l'érotique sont indissolublement liés.

Fourier sait gré aux cultes anciens de s'être rapprochés de la nature « en divinisant les passions et l'attraction qui sont proscrites et déshonorées par les cultes modernes ». « La religion ancienne avait le bon esprit de s'attacher les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe par sa tolérance et son respect pour la volupté qu'on honorait. » « Le culte de Vénus atteignait merveilleusement ce but. Aussi la religion mythologique n'avait-elle » aucune difficulté « à se faire aimer ». « La jeunesse aimait Dieu, qui

aujourd'hui n'a pas un ami sincère parmi les jeunes gens. Tel est le côté faible des cultes modernes. C'est principalement leur intolérance pour la jeunesse qui a causé l'irréligion. » *Le culte est sapé dans sa base par l'influence secrète des jeunes gens révoltés contre un Dieu ennemi de leurs plaisirs. « Dépourvue de l'appui des jeunes gens, la religion n'est plus qu'un colosse aux pieds d'argile » (XII, 547-549 ; 574).*

Et de s'attaquer avec âpreté à la religion chrétienne : « Le christianisme a péché par une marche contraire à celle de la mythologie. » Pour lui, « aujourd'hui la bataille est perdue ». « En nous désignant Dieu comme un maître terrible, étayé de démons, de brasiers et de serpents, on nous a donné des idées si fausses que [...] le siècle s'est jeté dans l'irréligion. » « La cause de ce soulèvement est le système répulsif, le dogme anti-voluptueux, de la doctrine romaine » (XI, vol. IV, 264 ; XII, 549, 559).

Reste à fonder un « culte des passions voluptueuses » (XII, 663). Tel est le propos du fondateur de l'Harmonie.

Bien sûr, dans l'œuvre complète de Fourier, où la logique, la composition brillent par leur absence, la division en deux parties (Civilisation, Harmonie) n'est pas aussi tranchée qu'elle le sera dans notre anthologie. Le plus souvent, les deux thèmes s'entremêlent. Mais ce procédé a pour inconvénient de ne pas présenter un tableau exhaustif, d'abord du mal, ensuite de son remède. Nous avons préféré, pour y voir plus clair, les grouper séparément. Cependant, il arrivera que, malgré cette subdivision, dans certains morceaux consacrés aux affres de la Civilisation, se glisseront des allusions aux beautés futures de l'Harmonie, et réciproquement. Ces points de jonction des deux thèmes apparaissent notamment lorsque Fourier,

qui manie avec brio la dialectique, distingue certains éléments d'Harmonie qui préexistent déjà, sous une forme encore embryonnaire ou viciée, dans le fumier Civilisé : tout comme Marx découvrira au sein même du capitalisme des rudiments de socialisme.

DESTRUCTRICE LA CIVILISATION,
CRÉATRICE L'HARMONIE

Mais la pensée de Fourier s'élève plus haut que les effets respectifs de la Civilisation et de l'Harmonie sur les choses de l'amour. Elle se fait prophétique. Ce n'est point par hasard qu'une société qui réprime les passions, déprave la vie sexuelle, ne se montre pas moins inhumaine et criminelle sur le plan politique, social, racial : « Les guerres, les révolutions embrassent incessamment tous les points du globe [...]. La paix n'est plus qu'un leurre, qu'un songe de quelques instants ; l'industrie est devenue le supplice des peuples, depuis qu'une île de pirates¹ entrave les communications, décourage les cultures des deux continents, et transforme leurs ateliers en pépinières de mendiants. L'ambition coloniale a fait naître un nouveau volcan ; l'implacable fureur des nègres changerait bientôt l'Amérique en un vaste ossuaire, et vengerait par le supplice des conquérants les races indigènes qu'ils ont anéanties. L'esprit mercantile a ouvert de nouvelles routes au crime ; à chaque guerre il étend les déchirements sur les deux hémisphères, et porte jusqu'au sein des régions Sauvages les scandales de la cupidité

1. L'Angleterre qui pratique alors contre l'Europe napoléonienne le blocus continental.

Civilisée : nos vaisseaux n'embrassent le monde entier que pour associer les Barbares et Sauvages à nos vices et à nos fureurs. Oui, la Civilisation devient plus odieuse aux approches de sa chute ; la terre n'offre plus qu'un affreux chaos politique ; elle appelle le bras d'un autre Hercule pour la purger des monstruosité sociales qui la déshonorent. [...] C'est lui qui doit élever l'Harmonie universelle sur les ruines de la Barbarie et de la Civilisation ¹ » (I, 100-101).

Mais l'Harmonie, qui, loin de réprimer l'amour, prendra appui sur lui, cessera de dévaster le globe et saura le mettre en valeur de façon prodigieuse : « L'on concevra que [...] par le seul levier de l'amour on puisse rassembler cent vingt millions de légionnaires des deux sexes, qui exécuteront des travaux dont la seule idée glacerait d'épouvante nos mercenaires esprits. Par exemple, l'ordre combiné entreprendra la conquête du grand désert de Sahara ; on le fera attaquer sur divers points par dix et vingt millions de bras s'il est nécessaire, et à force de rapporter des terres, planter et boiser de proche en proche, on parviendra à humecter le pays, fixer les sables et remplacer le désert par des régions fécondes. On fera des canaux à vaisseaux là où nous ne saurions pas même faire des rigoles d'arrosage et les grands vaisseaux navigueront non seulement au travers des isthmes, comme ceux de Suez et Panama, mais encore dans l'intérieur des continents, comme de la mer Caspienne aux mers d'Azof, de Perse et d'Aral. [...] Au lieu d'avoir dévasté trente provinces dans une campagne, ces armées auront jeté

1. Dans une note ultérieure, Fourier écrira, à propos de cet « Hercule » qui, sous sa plume opportuniste, est à la fois l'Harmonie future et... Napoléon : « Cet article fut composé pour me conformer aux coutumes, usages de 1808, qui exigeaient dans tout ouvrage une bouffée d'encens pour l'Empereur. »

trente ponts sur des fleuves, recouvert trente montagnes effritées, creusé trente canaux d'irrigation et desséché trente marécages ; encore ces trophées industriels ne seront-ils qu'une parcelle des prodiges qu'on devra à la liberté amoureuse et à la chute de la philosophie » (I, 176-178).

LES SOURCES DE FOURIER

C'est dès 1798 ou 1799 (VI, 14 ; X, 23) que Fourier, modeste gratte-papier dans le commerce, a découvert les germes de sa théorie. Mais, aliéné par la contrainte du pain quotidien, il lui aura fallu des années pour la pleinement élaborer. « J'ai toujours été absorbé par mes occupations mercantiles et pouvant à peine donner quelques instants aux problèmes passionnels dont souvent un seul exige des recherches soutenues pendant plusieurs années. Après avoir employé mes journées à servir les fourberies des marchands, et m'hébéter ou m'abrutir dans des fonctions mensongères ou avilissantes, je ne pouvais pas employer les nuits à m'initier aux sciences vraies pour en faire l'application à ma théorie passionnelle. »

C'est la théorie de la gravitation universelle et de l'attraction sidérale du célèbre astronome anglais Isaac Newton (1642-1727) qui a inspiré à Fourier sa propre découverte. « Newton, en démontrant que l'attraction matérielle a la propriété de régir l'univers en harmonie, donnait à présumer que l'attraction passionnelle, dont on n'a jamais fait aucune étude, couvrirait aussi quelque grand mystère » (III, 64). Cette « mine », « éventée », par Newton (VI, 25),



littérature



philosophie



sciences



sciences humaines



idées actuelles



arts

charles fourier : vers la liberté en amour

A l'orée du XIX^e siècle, un original de génie déclarait la guerre aux moralistes. Après un réquisitoire contre les mœurs qu'avait observées sa vue perçante, stigmatisant, à la manière de Juvénal, le mariage, le cocuage, la famille, l'oppression de la femme, les frustrations de la vieillesse, l'hypocrisie d'interdits partout violés en secret, Fourier ouvrait la voie à la révolution sexuelle.

Le grand "utopiste" (mais était-ce de l'utopie ?) annonçait la venue d'une société heureuse où l'amour, sous toutes ses formes et à tous les âges, serait libre, où marcheraient de front plaisir et travail, où les passions, cessant d'être réprimées, ne tourneraient plus en névroses et contribueraient, chacune à sa manière, au bonheur de tous, où l'orgie ne serait plus débauche mais lien social.

Daniel Guérin a précédé d'une introduction, qui retrace leurs sources et leur genèse, tout en commentant certains de leurs aspects dits "marginaux", un choix d'écrits explosifs sur la sexualité : Fourier s'y révèle en avance, non seulement sur son temps, mais sur le nôtre.

Extrait de la publication